



Journal de la chorale A PORTEE DE VOIX - ST MEDARD DE DOULON – NANTES
n° 107 – Octobre 2020

ÉDITORIAL

État d'esprit mitigé au moment de rédiger cet éditorial, partagé que je suis entre le plaisir de redémarrer l'activité et le regret de devoir laisser un grand nombre du groupe de l'an dernier.

Certains nous ont quitté parce que leurs centres d'intérêt n'étaient plus sur notre activité ou sur notre quartier. C'est la vie normale d'un groupe et je leur souhaite surtout d'éprouver beaucoup de satisfactions dans leurs nouvelles occupations.

Le plaisir de retrouver en face de moi un groupe chantant, même masqué, a été très fort et constater que, malgré un manque de travail évident, les deux chants retravaillés ressemblaient quand même à quelque chose a constitué un beau regain de motivation, si celui-ci avait été nécessaire.

Mais, je ne saurai taire la tristesse qui est la mienne de devoir me passer de la présence de ceux qui, considérés comme plus exposés, ont eu un avis négatif du corps médical ainsi que de celle de ceux qui ne se sentent pas suffisamment protégés par le dispositif mis en place ou suffisamment à l'aise pour pratiquer le chant dans ces conditions.

Mon côté naturellement optimiste et positif me pousse à penser que cette séparation n'est que provisoire et que les progrès médicaux et le comportement civiquement responsable de chacun d'entre nous permettront le retour futur à un groupe plus étoffé.

J'incite donc ceux qui ont souhaité faire un « break sanitaire » pour se protéger, eux et leurs proches, à garder le contact de façon à pouvoir venir nous rejoindre dès que possible.

Pour les aider à garder ce contact, j'ai pensé à deux solutions.

Tout d'abord, les garder comme destinataires des différents numéros de l'Écho Râleur de façon à ce que rien de l'actualité de la chorale ne leur échappe. Peut être pourrions nous créer une rubrique spéciale dans ce journal pour garder des nouvelles des uns et des autres.

Ensuite, maintenir leur accès à la partie privée du site de façon à ce qu'elles et ils puissent, si l'envie leur en prend, apprendre les nouveaux chants que l'on mettra en chantier.

Dans ces conditions, je nous souhaite à tous une bonne année chorale.



LES MASQUES

Tout d'abord quelques précisions pour porter et entretenir le masque.

Pour le mettre, comme pour tout masque, tenez le par les élastiques, placez le devant la bouche, passez les élastiques derrière les oreilles et ajustez le masque de façon à recouvrir le nez, la bouche et le menton.

Lorsque vous le portez, évitez de le toucher et le déplacer et ne le mettez jamais en position d'attente sur le front ou sur le menton.

Il faut changer le masque quand vous l'avez porté 4 heures, quand vous souhaitez boire, quand il devient difficile de respirer, quand il s'humidifie ou est déformé et ne tient plus correctement contre votre visage.

Pour l'enlever, décrochez les élastiques pour le décoller de votre visage et, en attendant de le laver, isolez-le dans un sac en plastique.

Lavez le masque en machine avec un programme qui comprend au moins 30 mn à 60° minimum. Quand celui-ci est terminé, sortez le masque et remettez le en forme en reformant les plis sans forcer. Vous pouvez laisser sécher le masque à l'air libre, au sèche-cheveux ou au sèche-linge. Conservez le dans un sac plastique.

Ce masque a été testé pour 20 lavages, au-delà la filtration n'est plus garantie.

*

Ensuite les premières impressions après la première répétition.

Bien sûr, c'est moins confortable pour chanter que sans, mais la qualité vocale et sonore s'avère satisfaisante. Il est d'ailleurs étonnant de constater que l'on comprend mieux les paroles chantées que parlées.

Il va falloir prendre de nouvelles habitudes, car, pour fatiguer moins vite, il est important de respirer essentiellement par le nez.

L'ÉCHO RALEUR

Journal de la chorale A PORTEE DE VOIX - ST MEDARD DE DOULON – NANTES

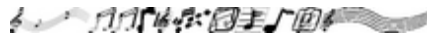
n° 107 – Octobre 2020

Peut être d'ailleurs pourrait il être utile de faire individuellement les exercices respiratoires chez soi, ou en voiture, avant la répétition de façon à mieux respirer avec le masque.

La forme « bulle » de ces masques fait qu'ils ne viennent pas se coller aux lèvres et au nez, ce qui ne gêne donc pas l'articulation ni la possibilité de nuancer le chant.

L'inconvénient principal est, mais comme pour tous les masques, qu'il supprime toute l'expression du visage. Bien entendu, ce ressenti est celui de quelqu'un qui n'éprouve pas de difficulté ni de réticence à porter un masque.

Mais je conçois tout à fait que d'autres puissent se sentir moins à l'aise.



Le programme du mois

● Jeudi 1^{er} octobre 2020 :

Reprise de l'activité et de « Les petits cafés » et de « Bridge over troubled water ».

● Jeudi 8 octobre 2020 :

Amélioration de « Les petits cafés » et de « Bridge over troubled water » et reprise de « Les marins de Groix ».

● Jeudi 15 octobre 2020 :

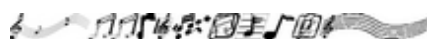
On chante le mieux possible « Les petits cafés », « Bridge over troubled water » et « Les marins de Groix ».

A 21 H 30 Assemblée Générale.

● Jeudi 22 octobre 2020 :

On remet en chantier « Mon amant de Saint-Jean » puis on chante pour le plaisir « Les petits cafés », « Bridge over troubled water » et « Les marins de Groix ».

Jeudi 29 octobre 2020 : pas de répétition



Les Chants en chantier

Les petits cafés : j'ai pu constater que ce chant pouvait assez rapidement se remettre à niveau. Il y aura lieu de consolider le refrain chez les hommes, surtout les « la la » attaqués parfois trop haut. Et, pour tous les pupitres, mettre un peu plus d'interprétation de façon à le rendre plus agréable à entendre. Notamment, il sera nécessaire de moins couper les fins de phrases et de mieux nuancer les deux parties du refrain, les « la la » devant être moins forts que les paroles.

Bridge over troubled water : pour ce chant là également, il ne reste que peu de choses à améliorer. Collectivement, c'est surtout sur les durées des notes et des temps de silence que l'amélioration est importante.

Individuellement, certains passages sont à réécouter et plus particulièrement, pour les hommes, les différences entre chaque passage des « like a bridge ».

Les marins de Groix : J'attends de chacun de vous le travail d'apprentissage des paroles, seul gage d'une interprétation agréable du chant car la connaissance des paroles permet de se détacher de la partition et de regarder le chef pour mieux nuancer les couplets.

Mon amant de Saint Jean : Nous l'avions bien avancé avant le confinement. Qu'en restera t'il ?



Les Coins

Ce mois-ci, Marc nous propose de passer :

A TABLE !!



L'ÉCHO RALEUR

Journal de la chorale A PORTEE DE VOIX - ST MEDARD DE DOULON – NANTES

n° 107 – Octobre 2020

Voici, issu du livre “Les mots qui ont totalement changé de sens [Un mou énervé!] », de Alice Develey et Jean Pruvost dans la Collection “Mots & Caetera” Le Figaro littéraire, des mots (Apéritif, Bamboche, Porcelaine, Viande) qui ont de quoi à vous mettre en appétit !!!

APÉRITIF Arrière les clystères !

“Apéritif : terme de médecine, qui se dit des remèdes qui... ôtent l’obstruction des passages des humeurs. Clystère apéritif & laxatif”, écrit Furetière dans son Dictionnaire universel publié en 1690.

Rien d’exaltant ! Rappelons très crûment que le clystère est une sorte de grande seringue destinée à injecter dans les intestins quelque liquide laxatif, propre aux purges. En la première édition de son Dictionnaire, en 1694, l’Académie française précise d’ailleurs qu’est “apéritif” ce qui “ouvre” ou “débouche”, formule brève et crue, assortie de deux exemples sans poésie : les “remèdes laxatifs et apéritifs” et les “(p)tisanes apéritives”.

En fait, issu du latin aperire (ouvrir), le mot est d’emblée spécifique du vocabulaire médical et, lors de son entrée en langue française au XIIIe siècle, attestée dans le Livre des simples médecines, on évoque des plantes plus ou moins “apéritives” – entendons qui ouvrent plus ou moins les différentes voies d’élimination du corps humain. Il faut, en réalité, attendre 1750 pour que dans le Dictionnaire des aliments, on signale “le poivre noir et le poivre blanc” comme étant “apéritifs”, c’est-à-dire ouvrant l’appétit, et ce faisant aidant à la digestion..

Dans ce sillage, en 1888, était attesté dans L’Épingle, une nouvelle de Maupassant, le sens contemporain correspondant à la boisson généralement alcoolisée, considérée comme stimulante. Et Maupassant de décrire alors “ces apéritifs qui ont l’air d’infusions faites avec toutes les nuances d’une boîte d’aquarelles”. Enfin, en 1901, naissait en toute familiarité l’apéro.

“Apéro” ou “apéritif”, les auteurs de mots croisés ont la formule juste: “Verre de contact”, mais aussi, aui cas où l’on en abuserait, “Verre de gris” !

BAMBOCHE Sur scène et à table

“Bamboche. Petites figures en forme de Marionnettes auxquelles on fait représenter des ballets, ou des Comédies”, affirme Furetière en 1690. “Fête débridée”, signale le Petit Larousse 2020 audit mot.

“Bamboche. On a vu à Paris une troupe de comédiens qui faisaient jouer dess bamboches, mais qui n’ont pas eu grand succès”, ajoute Furetière, qui ne souffle mot de la raison de ce revers dans son Dictionnaire de 1690. Il convient pourtant de s’en étonner. N’est-ce pas le propre des bamboches que de provoquer le rire ? Si elles ne sont pas drôles, alors que sont-elles ? D’où viendraient-elles ?

Rappelons tout d’abord que le mot est issu de l’italien bamboccio (poupée), lui-même dérivé de bambo (enfant), mais aussi (stupide, niais), comme le souligne au XXe siècle le Trésor de la langue française. De ce fait, il désigne à l’origine un “enfant grasouillet, gauche”, mais aussi une “marionnette”. Évidemment, de la “personne de petite taille” évoqué en 1787 par Féraud dans son Diction(n)aire critique de la langue française, à la figurine, le glissement était tout trouvé.

Qu’en est-il, alors de l’étrange définition qui suit, extraite de la quatrième édition du Dictionnaire de l’Académie française : “Bamboche : sorte de canne qui a des nœuds, & qui vient des Indes” ? Relisons alors Furetière : la “bamboche” est “une petite canne” issue du “bambouc” (bois des Indes) qu’il évoque dans l’article suivant, en n’oubliant pas de mentionner qu’on en “fait les cannes”.

En 1789, la bamboche acceptera un nouveau sens : “Bomboche”. Dans la huitième édition du Dictionnaire de l’Académie française, il est expliqué que “Le mot se dit familièrement des Amusements immodérés, des parties de plaisir et même de débauche où l’on se livre à la grosse gaité”. Le comique sort ainsi de scène –avant de la quitter définitivement dans la première moitié du XXe siècle- pour en retrouver une autre : table. Depuis lors, qui “fait bamboche, fait grande ripaille”. Sauf chez Stendhal qui, en 1839, dans La Chartreuse de Parme assimile ironiquement “douze années de forteresse avec jeûne au pain et à l’eau” à quelque déplaisante “bamboche”. Et pour une fois, impossible de la faire rimer avec débauche, même si quelques-uns ont attribué à ce dernier mot une possible influence sur la bamboche.

PORCELAINE Du sexe au luxe...

Porcelaine. “Une espèce de coquille qu’on appelle coquille de Vénus, cette coquille est belle et unie, un peu ovale, plate le long de la fente, blanche au-dedans et du reste, fort dur”, raconte Richelet en 1680 dans son dictionnaire. Est-ce étonnant que cette définition soit si suggestive dans sa description ? Pas vraiment.



LECHO RALEUR



Journal de la chorale A PORTEE DE VOIX - ST MEDARD DE DOULON – NANTES

n° 107 – Octobre 2020

Rappelons très nûment que le mot porcelaine a été emprunté à l'italien porcellana, lui-même dérivé de porcella (truie). Cela, parce que le coquillage ressemble à une “vulve de truie” ainsi que le précisent les Académiciens dans la neuvième édition de leur Dictionnaire. Mais comment sommes-nous passés de cet organe explicite à l'objet délicat en céramique ?

Dans sa Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Musée du Louvre, Léon de Laborde, conservateur des collections du Moyen âge, indique que la porcelaine est la nacre de la coquille. “Cette expression, comme le rapporte le Littré, à part quelques variantes sans importance, reste la même et s'applique à la même chose jusqu'au XVIIe siècle. Alors elle bifurque pour conserver d'une part sa vieille signification, et pour s'étendre de l'autre à des vases et ustensiles d'importation étrangère, qui offrait la même blancheur nacrée. C'était la poterie émaillée de la Chine qui s'emparait de ce nom, auquel elle n'avait droit que par une analogie de teinte et de grain”.

Par métonymie, on put également déguster, sans risque d'y laisser ses dents, de la porcelaine au XVIIe siècle. Furetière signale, en effet, en 1690, qu'elle désignait “une petite herbe de jardin qu'on appelait autrement pourpier et qu'on mangeait en salade”. Rien de salace, là-dedans. Encore que les variantes en étaient la porchaille et le porcelin, en rapport avec le porc. Il faut rappeler alors que le pourpier tient son nom du latin populaire pulli pes désignant le “pied de poulet”, par analogie de forme avec celle des feuilles de cette plante couchée. Du pied de porc au pied de poulet...

Aucun doute, la porcelaine tient moins aujourd'hui du cochon que du coquillage. Et son caractère translucide, qui la dissocie de la faïence, fait merveille sur les plus belles tables. La nacre des coquilles d'huitres y prend tout son rayonnement.

VIANDE De la poire à la fraise

“En cette Isle seules naissent ces belles poires. Faites-en, si bon vous semble, pépinières en vos païs. - Comment, demanda Pantagruel, les nommez-vous ? Elles me seùmbent très bonnes, & de bonne eau. Si on les cuisait en cassérons par quartiers, avec un peu de vin & de sucre, je pense que feroit viande très salubre.”. L'auteur de ces lignes, Rabelais, confong-il la poire avec un gigot ? En rien. Parce qu'à l'origine, en effet, la viande ne désigne pas spécifiquement la chair comestible d'un animal.

Du latin vivanda, altération de vivenda, la viande signifie tout d'abord “ce qui sert à la vie”. Et de ce fait, attesté au milieu du XIesiècle, le mot viande s'emploie à l'instar du latin pour qualifier tout ce que l'on mange, la nourriture nous étant vitale. Qui pourrait dire alors en ce sens étymologiquement premier qu'une poire n'est pas une viande ?

Au XIVE siècle cependant, la viande se colore doucement mais chaudement avec des tons carnés dans les assiettes. Crue ou cuite, la chair se déguste alors avec plus ou moins desel dans les dictionnaires. Richelet, dans so Thesaurus de 1680, recommande ainsi de manger “autant que l'estomac en peut digérer” des bonnes viandes (veau, mouton, volaille, perdrix et grive) pour “vivre longtemps”. Dix ans après lui, Furetière, peut-être moins friand de rosbif, se contente de distinguer les viandes “grossières” et “délicates” des “viandes creuses”, c'est-à-dire des “choses qui se mangent par friandise et qui ne rassasient point beaucoup”, comme des petits choux et de la crème fouettée, par exemple.

Le jour de viande est dit “gras”, mais il peut aussi être maigre. En mémoire du jour de la mort du Christ, le vendredi, les catholiques sont appelés à consommer “ce qui nourrit vraiment”. C'est ainsi que la “viande de Carême” se composa de “poissons, salines, fruits secs, crus et confits et de légumes”. Aujourd'hui, la viande n'est plus le produit gras d'antan. Il reste que les chrétiens sont toujours invités à écarter la graisse de leur menu.

On ne risque plus de prendre un fruit pour de la viande. Ou presque... Ne parle-t-on pas, en effet, par analogie de forme, de la “poire du bœuf” et par assimilation avec la fraise de tissu plissé portée au cou par la noblesse au XVIe siècle de la “fraise de veau” ? C'est ce que les étymologistes facétieux appelleraient la cerise sur le steak...

